

RENCONTRE AVEC LA CIVILISATION FRANÇAISE* L'AMBASSADE DE MEHMED EFENDI

Marie-Monique Bernard**

Résumé: L'ambassade de Mehmed Efendi est l'occasion, pour la Sublime Porte, de renouer, avec la France, des relations diplomatiques en sommeil depuis plus d'un siècle. L'ambassadeur arrive à Toulon le 22 novembre 1720; il gagne Paris par Bordeaux et la vallée de la Loire; il y séjourne du 16 mars au 3 août 1721; puis regagne Sète par Lyon. La relation à la première personne se réfère principalement au visuel, la communication linguistique étant des plus limitées. Elle retient essentiellement des réalisations concrètes, scientifiques et techniques qui suscitent l'admiration: les décors de l'opéra, les instruments d'astronomie, le canal du Midi, ou encore la "machine de Marly"... Tant de "merveilles" contribueront à introduire l'influence française à Constantinople.

L'ambassade de Mehmed Efendi renoue des relations diplomatiques en sommeil depuis plus d'un siècle. En effet, outre les intérêts commerciaux, la Sublime Porte joue un rôle diplomatique certain comme contrepoids aux prétentions de l'Empereur d'Autriche. De 1700 à 1716, La France, à travers ses ambassadeurs, M. de Ferriol et le comte des Alleurs, tente d'obtenir de la Porte un appui dans la guerre de Succession d'Espagne. Peu enclin à s'engager, le gouvernement ottoman facilite néanmoins l'insurrection de Hongrie et envoie des subsides à Charles XII de

* Recebido em maio de 2001.

** Centre de Recherche de la Littérature de Voyage (Louhans)

Suède. Ces divers foyers de tension empêchent la Maison d'Autriche de concentrer ses forces contre la France.

En 1719, le Grand Vizir Ibrahim Pacha fait part au marquis de Bonnac, ambassadeur depuis 1716 de l'intention du Sultan d'envoyer une ambassade à Paris afin de resserrer les liens avec la France alors que l'Empire tente d'étendre son influence. La relation de Mehmed Efendi fera apparaître un autre objectif implicite: étudier ce qui fait la supériorité des occidentaux afin d'envisager ce qui pourrait être appliqué dans l'empire ottoman.

Le marquis de Bonnac rapporte que, dès le retour de l'ambassadeur à Constantinople, celui-ci fournit au Grand Vizir un résumé de son séjour. C'est le premier texte que le marquis de Bonnac fait traduire par Julien-Claude Galland, neveu d'Antoine Galland, le traducteur des *Mille et Une Nuits*. Par la suite, il obtient que lui soit communiqué la version plus complète et plus détaillée. La relation est publiée à Constantinople en 1727; elle est un des premiers ouvrages sortis de la toute nouvelle imprimerie. Elle ne paraîtra en France qu'en 1757. Cette relation présente un intérêt majeur car les ambassadeurs étrangers extra-européens n'ont guère livré leurs rapports et leurs impressions: une exception, le journal du séjour à Brest de l'ambassadeur siamois Kosapan retrouvé par Dirk van der Cruysse aux archives des missions étrangères; mais ce fragment de journal n'a été ni connu, ni publié au XVIIIème siècle. Le texte de Mehmed Efendi n'en a donc que plus de valeur

Cette relation nous permet de découvrir ce que l'auteur a voulu divulguer parmi les "choses vues". La vision est très circonscrite; Mehmed Efendi ne parle guère que de ce qu'il a observé à la différence d'autres voyageurs qui interrogent et utilisent parfois les informations reçues comme s'ils en étaient les observateurs directs. Le regard qu'il porte sur la France apparaît donc limité et superficiel; il communique par l'intermédiaire d'un interprète lors de l'entrevue avec le cardinal Dubois. En tant qu'ambassadeur, il n'est pas libre de ses mouvements; ses

déplacements sont prévus et organisés dans les moindres détails et l'on peut supposer qu'on lui a montré ce qui servait le prestige de la France et de la royauté. Il n'a passé que dix mois en France dont six dans la capitale. Cela explique sans doute qu'il ne semble pas avoir été très curieux du gouvernement, des institutions et de la société française, à la différence des personnages de fiction des *Lettres persanes*.

Sa narration à la première personne épouse le déroulement chronologique des événements, le calendrier de référence étant le calendrier lunaire musulman. L'essentiel de la narration est consacré à son séjour en France depuis l'arrivée à Toulon le 22 novembre 1720 jusqu'à son entrée à Paris le 16 mars 1721, puis le séjour dans la capitale jusqu'au 3 août 1721; le trajet du retour, de Paris à Sète, est rapidement évoqué avec une insistance un peu plus appuyée sur son passage à Lyon.

Quelques centres d'intérêts sont communs avec les Persans de Montesquieu: la curiosité des Parisiens, voire des Français en général pour l'étranger, la surprise des musulmans face à la condition féminine, l'intérêt manifesté pour les spectacles et notamment le théâtre. La relation nous permet de découvrir ce qui frappe ou ce qui charme l'ambassadeur et de mesurer combien la civilisation ottomane est implicitement présente dans son récit.

Si les premiers contacts avec la terre de France à Toulon et la quarantaine à Maguelonne lui pèsent, très vite, l'esprit curieux de Mehmed Efendi se manifeste, notamment dans ses commentaires sur les villes étapes ou simplement traversées; il est séduit par Bordeaux: est-ce que parce que la Garonne évoque pour lui le port de Constantinople? N'apprécie-t-on pas souvent à l'étranger ce qui rappelle son propre pays? Il a "la satisfaction d'y voir le flux et le reflux de la mer océane dont (il) avait entendu parler". Il retient le rythme des marées, leur durée et leur conséquence sur les navires ancrés près du rivage qui se trouvent à sec pendant le reflux. Comme ses compatriotes, il se passionne pour les fleurs –

le règne d'Hamed III n'est-il pas connu sous le nom d'ère des tulipes? – et s'étonne de la floraison précoce des jacinthes et des violettes. En revanche, Poitiers le déçoit; les remarques dépréciatives se succèdent. Il n'est pas impossible que les mauvaises conditions de voyage affectent l'appréciation portée sur l'environnement; en effet, il a lieu en hiver; les chemins sont difficilement praticables; or "les carrosses étaient surchargés et (ses) gens fort mal montés". Il faut attendre les châteaux de la Loire pour que les adjectifs, "beau" et "magnifique" s'imposent par leur fréquence. Il incite son lecteur à imaginer l'architecture de Chambord tout en avouant l'échec d'une telle tentative: "On ne peut en concevoir une juste idée si on ne le voit, car une description ne saurait la donner" (p.88)

Il utilise des termes de comparaison familiers à ses lecteurs pour tenter de leur faire concevoir la construction qui "ressemble à un encensoir à six dômes" (p.88). Galland qui ne juge pas le mot très pertinent précise en note qu'il n'y a pas d'autres termes si ce n'est cassolette "pour exprimer ce dont on se sert chez les Turcs pour présenter le parfum". Quant aux ouvrages de sculpture, il ressemblent "à ceux de nos montres de table".

A Paris, il ne fait pas de remarques particulières sur le palais des Tuileries où il est reçu par le roi; le Palais Royal, résidence du Régent, l'impressionne davantage; il le dit "très beau et très vaste et il y a beaucoup de salles et des chambres toutes dorées qui communiquent les unes avec les autres" (p.101).

Versailles qu'il visite du 7 au 11 juin 1721 l'éblouit; il le qualifie de "non-pareil"; les termes laudatifs expriment son enthousiasme:

C'est un palais de délices; sa disposition est merveilleuse, elle inspire la joie et chasse la mélancolie. Que n'ai-je assez de voix pour chanter toutes les beautés de ce lieu ! Mais la plume la plus éloquente serait encore trop faible pour faire cette admirable description (p.122)

Il note “l’infinité d’appartements construits dans toutes les proportions géométriques, qui communiquent les uns avec les autres”, remarque déjà faite à propos du Palais Royal et qui montre combien il est sensible aux différences dans l’organisation des appartements entre l’occident et l’orient où ils ouvrent sur la cour intérieure. Il souligne pour ses compatriotes habitués aux murs recouverts de mosaïques que les Français les ornent de “tapisseries ou bien de velours et d’autres étoffes”, précisant que “celles des appartements de Versailles sont bordées d’or trait” (p.129). Cette généralisation hâtive – de telles habitudes ne concernent que les classes privilégiées – est due au regard restreint que Mehmed Efendi porte sur la société française. A Versailles encore il s’extasie sur la Galerie des Glaces qui “peut passer pour le plus belle et la plus charmante du monde” (p.128). Il s’attarde surtout sur les miroirs “dont la réflexion fait paraître la salle très vaste et au moyen (desquels) on voit les jardins de quelque côté que l’on s’asseye” (p.128). Curieux, il demande à se rendre à la manufacture de Saint-Gobain; il décrit avec précision les différentes phases du polissage. Pour faire comprendre au public oriental quelle gageure représente la réalisation de glaces de telles dimensions, il insiste sur les mesures exprimées en pic de maçon et en pouces et affirme que “chacune était aussi grande qu’un sofa” (p.135).

A l’Opéra où il se rend le 27 mars pour assister à la représentation de *Thésée*, tragédie lyrique de Quinault sur une musique de Lulli, il admire la splendeur de l’éclairage, véritable spectacle baroque, dû à des “centaines de bougies et des lumières sans nombre qui étaient posées sur des lustres de cristal suspendus en l’air”; elles font miroiter l’éclat des ors de l’architecture et mettent en valeur les vêtements féminins et le chatolement des pierreries.

Plus que le sujet ou la musique, les machines retiennent toute son attention. A l’Opéra, la rapidité des changements de décor le fascine. Il a l’impression d’être dans un monde magique où les

vœux à peine exaucés se réalisent. L'accumulation s'efforce de traduire à la fois la variété des "tours de magie" et leur caractère étonnant:

Le roi, par exemple, voulait aller se promener dans le jardin. Aussitôt le palais qui était devant nous disparaissait et, à la place, un jardin planté de limoniers et d'orangers s'offraient à notre vue. Une autre fois il voulait aller faire la prière au temple: dans un instant un grand temple succédait au jardin. Enfin le roi et la princesse étant obligés d'avoir recours aux magiciens, le roi pour se faire aimer de la princesse et la princesse pour se délivrer des poursuites du roi, on faisait plusieurs tours de magie. Vous voyiez des feux artificiels, un combat d'une armée à pied avec une armée à cheval, des hommes descendre du ciel dans des nuées et d'autres s'envoler de la terre. Enfin on représenta des choses plus surprenantes et plus merveilleuses qu'on ne peut dire: le tonnerre gronda, le ciel étincela, mais je ne saurais trouver d'expressions assez fortes. A moins de voir soi-même ce que je vis, on ne peut point le croire. (p.117)

Autre épisode magique: le spectacle nocturne que lui offre le duc de Bourbon, peu avant son départ, dans le parc du château de Chantilly: il retient l'effet de miroir dû aux bassins et l'extrême diversité des figures représentées par le feu d'artifice:

Je n'eus pas plutôt jeté les yeux sur le jardin que je vis plus de mille lampes rangées de manière que le monde avait retrouvé le jour brillant. Les deux côtés du grand bassin étaient aussi garnis de ces mêmes lampes qui, réfléchissant la lumière dans l'eau, produisaient un effet admirable. A la tête du pont qui était devant la porte du palais, on avait mis vingt pièces de petits canons; on en fit la décharge et on commença ensuite à jeter les fusées en l'air. Dans le même temps parut

un trépied d'une flamme blanche, sur lequel on apercevait la figure d'un croissant qui portait une couronne impériale.

Mehmed Efendi se montre un observateur attentif qui ne laisse échapper aucun détail sans toutefois chercher à connaître les coulisses du spectacle. Pourtant, tout ce qui relève des sciences et des techniques sollicite son attention. Les plans-reliefs commencés par Vauban et installés dans la grande galerie des Tuileries lui paraissent un chef-d'œuvre de précision dont l'intérêt militaire est incontestable.

A l'Observatoire, il note le grand nombre d'instruments d'astronomie et de géométrie; il utilise des références familières à ses lecteurs pour leur permettre de mieux se les représenter: "Il y a aussi des miroirs concaves de la grandeur d'une de nos tables à manger, fait de fer de Damas" (p.48)

Il assiste à des expériences qui montrent que les savants français maîtrisent parfaitement les dites techniques. Que le bois s'enflamme et se consume est assurément moins surprenant que de voir le plomb "fondre incontinent" après avoir été placé devant ces miroirs. Une machine retient toute son attention. Selon G.Veinstein, il s'agit vraisemblablement de celle conçue par l'astronome Roemer en 1680. Mehmed Efendi saisit cette occasion pour rendre hommage à Louis XIV, incitation sans doute à voir Ahmed III suivre cet exemple. En effet, au retour il saura, avec son fils Saïd Efendi, persuader le sultan d'ouvrir son pays aux sciences occidentales; le premier atelier d'imprimerie sera créé à Constantinople en 1727.

Il décrit la lunette astronomique avec force détails; ses dimensions, sa maniabilité l'impressionnent. Il observe ainsi Vénus, la lune qu'il compare "à un gros pain spongieux partagé par le milieu" (p.151); ses observations concordent très exactement avec les dessins élaborés par les savants, ce qui provoque son admiration. Il retourne d'ailleurs à l'Observatoire un mois plus tard car "il n'était

d'ailleurs point possible de considérer bien en une seule fois tant de merveilles" (p.152)

Au jardin du Roi, il parcourt les différents départements; il note le but didactique des dissections d'animaux comme des reconstitutions de cire:

On a même poussé l'exactitude plus loin, car pour faire paraître les chairs de la graisse, des veines, des nerfs, on a formé des membres de cire et contrefait la couleur des veines et des nerfs. Les médecins montrent ces corps aux heures de leçon à leurs écoliers (p.132).

Dans le jardin lui-même, c'est le nombre, la variété, la richesse des plantes qui le frappent; il explique comment on a bâti des serres avec des cheminées afin de pouvoir cultiver des plantes tropicales et équatoriales.

Son admiration ne saurait se contenir face à tant de richesses et de nouveautés: "Que de palais sans nombre, d'églises, de bibliothèques et de choses rares, curieuses et extraordinaires, n'ai-je point vu à Paris" (p.132).

Mais le génie français éclate à ses yeux, dans la réalisation du canal du Languedoc (canal du Midi) que l'ambassadeur emprunte pour éviter les zones contaminées par la peste. Cet ouvrage qui relie la Méditerranée à l'Océan atlantique grâce à la Garonne, est ouvert à la navigation depuis 1684. Mehmed Efendi en note le coût considérable (Riquet et ses descendants n'en tireront des bénéfices qu'à partir de 1724), mais aussi les immenses avantages. Les ouvrages qu'a nécessité un tel chantier relèvent d'une grande ingéniosité technique, car le mont Naurouze qu'il faut franchir est à 190 mètres d'altitude: "il était impossible d'y faire monter les barques". Après avoir indiqué quel défi la nature avait lancé aux hommes, il décrit avec précision les différentes étapes du fonctionnement d'une écluse, ajoutant:

Il faut passer par quatre-vingts écluses semblables pour parvenir jusqu'au mont Naurouze" (ligne du partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique). "On commence ensuite à descendre et vingt-quatre écluses vous mènent à Toulouse (p.75).

Il ajoute que des ponts ont été nécessaires pour franchir des rivières plus basses que le canal; il a fallu "percer une montagne qui s'opposait au cours de cette rivière artificielle". Il conclut: cet ouvrage "mérite d'être mis au nombre des merveilles du monde, et il faut l'avoir vu pour en écrire et en parler pertinemment". Une fois de plus, Mehmed Efendi bute sur la difficulté qu'il y a à rendre compte de façon précise de telles prouesses techniques; il a beau faire appel à l'imagination de ses lecteurs, il sait qu'il ne réussira pas à en donner une idée juste.

La relation exprime le même caractère indicible lorsque l'ambassadeur parle avec enthousiasme des jardins. Cet espace est, pour un musulman, un lieu clos, privilégié, sorte d'avant-goût du paradis où l'eau, les ombrages, les fruits et les parfums offrent, loin de l'agitation du monde, un cadre idéal à la contemplation. Or ceux que Mehmed Efendi découvrent présentent des similitudes, certes, mais aussi de telles différences, notamment par leurs dimensions monumentales et leurs perspectives rejoignant l'horizon, qu'ils évoquent plus la domination de l'homme, maître de la nature, qu'une image de refuge. Il retrouve par exemple la rigueur géométrique et la symétrie qui président à l'organisation et à la décoration des jardins islamiques, mais avec une ampleur inégalée, que ce soit à Saint-Cloud, à Versailles, ou encore à Marly où l'homme a imposé sa volonté à la nature jusque dans les moindres détails.

Cette domestication de la nature le frappe également à Chantilly où il est l'hôte du duc de Bourbon qui l'a invité à la chasse; dans le bois, il remarque que tous les arbres sont "plantés

sur une même ligne et de même hauteur”, les allées sont “si bien taillées et si bien alignées qu’il n’y avait pas un seul arbre qui fit obstacle au coup d’œil” (p.156). On sait en effet les exigences de Louis XIV quant à la perspective puisqu’il devait pouvoir embrasser l’ensemble du paysage depuis les terrasses de Versailles.

Je ne saurais décrire la beauté des endroits que je vis (p.157-158)

Cette formule ponctue comme un leitmotiv les étapes de la découverte; ces jardins dont l’aspect architectural et l’art topiaire sont hérités de la Renaissance italienne le surprennent.mais en même temps l’enchantent; il n’y a pas rejet de ce qui est autre mais intérêt et fascination pour la différence de traitement imposé à la nature domestiquée et plus encore à la maîtrise des eaux; canaux, bassins, jets d’eau qui ornent traditionnellement les jardins de l’Islam, ont ici d’autres dimensions dont il s’informe avec le plus grand soin afin de mieux faire apprécier la prouesse technique.

A Versailles, il découvre les jardins de Le Nôtre décorés par Le Brun avec la majestueuse colonnade de Jean Hardouin Mansart, les fontaines et les bassins. La puissance des jets d’eau l’impressionne autant que les figures que forment les gouttelettes lorsqu’elles retombent; l’effet de symétrie souligne la parfaite maîtrise de la technique.

Il utilise le grand canal pour se rendre à Trianon puis à la ménagerie; là un système de jets d’eau invisible permet, par jeu, d’arroser les spectateurs. Mis au courant, il ne résiste pas au plaisir de faire arroser les gens de sa suite qui n’étaient instruits de rien, s’amusant comme un enfant de leurs réactions.

A Marly, “paradis des infidèles”, il s’émerveille de l’élégance des proportions des bassins; le rideau aquatique qui tombe des degrés supérieurs apparaît “fait d’une seule glace de cristal”; plus loin c’est la comparaison avec “une petite colonne de verre” qui

traduira à la fois la rigueur géométrique et la transparence. La réalité, une fois encore dépasse l'imagination; et c'est l'incapacité de faire partager à ses lecteurs la perfection des merveilles vues qui marque tout son discours. Comment rendre compte de la fameuse "machine de Marly" qui élève l'eau de la Seine pour alimenter les jardins de Versailles. La complexité des mécanismes mis en œuvre est inconcevable; il est impossible de "décrire tout ce qu'on a mis en usage pour les faire monter à cette hauteur, c'est chose impossible. Je dirai seulement (...)" (p.127)

Il décrit les principales réalisations, les rapports entre la configuration des lieux et les travaux réalisés. La longueur et la complexité de la construction syntaxique, telles que la traduction nous les restitue, s'efforcent de rendre compte de la complexité, de la dimension des travaux qui forcent l'admiration: l'aqueduc qui conduit les eaux élevées jusqu'au réservoir et alimente en abondance les bassins "ressemble (...) à celui des quarante fontaines de Constantinople", façon élégante de donner à ses lecteurs un point de repère connu, mais aussi de souligner discrètement que l'empire ottoman possède également des réalisations remarquables.

A propos de Marly, le vocabulaire religieux est seul capable de traduire la supériorité absolue; il parle de "miracle de l'art" et c'est bien une vision paradisiaque que Mehmed Efendi veut communiquer.

A son retour, il incitera le sultan Ahmed III à faire construire à Constantinople des fontaines monumentales et à aménager une petite résidence au bord d'une rivière qui se jette dans la Corne d'Or avec un canal "à peu près dans le goût de celui de Fontainebleau" d'après le marquis de Bonnac. Mehmed Efendi et son fils seront les introducteurs de l'influence française à Constantinople.

Cette relation, même si elle ne dit pas tout, montre combien les sens sont sollicités, la vue surtout, au dépens de la

communication verbale rendue difficile par la barrière linguistique. Par-delà le souci de son image et l'intérêt que son déplacement suscite, ce sont essentiellement des réalisations concrètes, scientifiques et techniques qui retiennent son attention par leurs applications spectaculaires. D'une civilisation qu'il effleure, il retient ce qu'on lui montre à travers les fastes louis-quatorziens qui n'ont pas perdu leur caractère baroque.

Elle nous permet aussi de mesurer certaines différences entre la réalité et la fiction des *Lettres persanes*. Montesquieu est français, et ses Persans le sont eux aussi par-delà le masque de la fiction et malgré la documentation réunie. La critique profonde et perspicace, voire décapante, s'accorde mal avec un regard véritablement étranger et sans expérience de la civilisation française, ni de la langue.

Resumo: *A embaixada de Mehmed Efendi se apresenta como a oportunidade, para a "Sublime Porte", para renovar as relações diplomáticas com a França, adormecidas há mais de um século. O embaixador chega a Toulon no dia 22 de novembro de 1720, segue para Paris passando por Bordeaux e pelo vale do Loire; permanecendo em Paris de 16 de março a 3 de agosto de 1721; em seguida desce para Sète, passando por Lyon. "A relação" na primeira pessoa refere-se principalmente ao visual, já que a comunicação linguística era das mais limitadas. Ela retém essencialmente realizações concretas, científicas e técnicas que suscitam a admiração: os cenários da ópera, os instrumentos de astronomia, o canal do Midi, ou a "máquina de Marly"... "Tantas "maravilhas"" contribuirão para a introdução da influência francesa em Constantinopla.*

Bibliographie succincte:

EFENDI, Mehmed. *Relation de l'ambassade de Mehmed Efendi à la cour de France écrite par lui-même et traduite du turc par J.C.Galland. (édition française 1757)*

Le Paradis des infidèles. Relation de Yirmisekiz Celebi Mehmed Efendi, ambassadeur ottoman en France sous la Régence par Julien-Claude Galland. Introduction, notes, textes annexes par G.Veinstein, Paris, Maspéro, 1981.

D'AUBIGNY. Un ambassadeur turc à Paris sous la Régence. Ambassade de Mehmed Efendi en France, d'après la relation écrite par lui-même et des documents inédits, *Revue d'Histoire diplomatique*, Paris, III, 1 et 2, 1889.

BARBIER, Edmond-Jean-François: *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV (1718-1763)*. Paris, de la Villegille, 1847.

LE DRAN. *Principales circonstances de ce qui a été fait et observé pour la réception de Mehmed Efendi, ambassadeur extraordinaire du Grand seigneur Achmet III vers le Roi Louis XV pendant les années 1720-1721*", *Archives des Affaires étrangères, mémoires et documents, Turquie, t.X, doc.17, f.166-167.*

HAMMER, J. de. *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine à nos jours*, trad. de l'allemand par J.J.Hellert, t.XIV, 1718-1739. Paris, 1839.

HOBHOUSE, Pénélope. *L'Histoire des plantes et des jardins*. Paris: Bordas, 1994.

Note

L'édition critique utilisée est celle réalisée par G.Veinstein, parue en 1981 chez Maspéro – La Découverte –; elle a le mérite de présenter les différents états de la traduction et notamment les coupures demandées par Bonnac lorsque le texte critiquait le tout puissant cardinal Dubois.